Document généré le 18 juil. 2025 22:18

Recherches sociographiques

Fabien Deglise, *Montréal souterrain. Sous le béton, le mythe*, Montréal, Héliotrope, 2008, 170 p.

Andrée Fortin

Volume 50, numéro 2, mai–août 2009

Le pouvoir médical

URI : https://id.erudit.org/iderudit/038062ar
DOI : https://doi.org/10.7202/038062ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Fortin, A. (2009). Compte rendu de [Fabien Deglise, *Montréal souterrain. Sous le béton, le mythe*, Montréal, Héliotrope, 2008, 170 p.] *Recherches sociographiques*, *50*(2), 424–425. https://doi.org/10.7202/038062ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

générations précédentes, ce sont surtout les politiques publiques en matière de fiscalité qui ont sans doute porté des fruits visibles dans ce type de ménage. Nous avons écrit « sans doute » car il est difficile d'avancer hors de tout doute que ce sont bien les politiques gouvernementales qui sont à la source des différences observées, puisque les composantes du revenu présentent des interdépendances (il y a un lien entre les paiements de transferts et les incitations à gagner un revenu, par exemple).

Ouvrons une parenthèse. Nous avons observé dans nos propres travaux sur les revenus dans les différents types de ménages que les grandes oubliées des politiques publiques des dernières années étaient les familles à un seul pourvoyeur qui paraissent désavantagées par les choix politiques qui ont été faits, soit les familles dans lesquelles les mères ont, le plus souvent, choisi de rester au foyer avec de jeunes enfants. Ainsi, les mères responsables de familles monoparentales ont-elles accès à des mesures fiscales qui bonifient leurs revenus, mais non les conjointes dans les couples à un seul pourvoyeur, ce qui n'est pas sans poser un problème d'équité fiscale bien perçu par les intéressées.

L'apport de ces deux publications est important pour appuyer la formulation d'hypothèses qui demandent à être vérifiées avec des méthodes appropriées. Par exemple, observe-t-on un désengagement de l'État (un mantra formulé à répétition sur la place publique) dans la lutte aux inégalités et à la pauvreté, deux phénomènes différents, il faut le rappeler ? Il est permis de répondre par la négative, jusqu'à nouvel ordre, sur la base des observations rapportées dans les travaux de l'ISQ.

Simon LANGLOIS

Département de sociologie,
Université Laval.
simon.langlois@soc.ulaval.ca

Fabien DEGLISE, *Montréal souterrain. Sous le béton, le mythe*, Montréal, Héliotrope, 2008, 170 p.

Fabien Deglise, connu pour ses chroniques sur la consommation au *Devoir*, est également sociologue. Son intérêt pour la consommation l'entraîne dans l'antre du consumérisme et le refuge contre les intempéries que constitue le réseau piétonnier souterrain de Montréal, lequel court sur plus de 30 km. C'est ainsi que Deglise nous révèle les mystères de Montréal, la face cachée d'une agglomération dont la face visible est l'étalement urbain. S'ils sont souterrains, ces corridors et les activités qui s'y déroulent ne sont pas nécessairement *underground*. Le ton oscille entre l'essai et le reportage, et témoigne tant de la fascination de l'auteur que de son agacement face à certaines caractéristiques de ce Montréal souterrain.

Le sous-titre de l'ouvrage, « sous le béton, le mythe », en révèle bien le contenu. En effet, Deglise présente ces souterrains dans leur factualité et dans « le béton » : le plan de ces 30 km de corridors qui comportent 887 portes d'accès (en 2004), les types d'activités qu'on peut y pratiquer, les commerces qu'on y trouve et l'organisation des étages (plus on descend, plus on va vers le bas de gamme et la restauration rapide). Mais le Montréal souterrain, c'est bien plus. Cela fait partie de l'image de marque de Montréal et renvoie à tout un imaginaire, que l'auteur met en évidence dans divers films, blogs et reportages. Cet imaginaire est aussi saisi à travers des encadrés renvoyant à des articles, de journaux essentiellement, écrits à diverses époques du développement du réseau et qui présentent ses concepteurs, souvent visionnaires, et leurs prévisions. Cela se prolonge dans un aperçu d'autres villes souterraines (Toronto, Moscou, Atlanta, etc.). Si l'imaginaire renvoie à une vie se déroulant totalement sous terre, le béton rend la chose difficile dans la mesure où somme toute peu d'immeubles résidentiels sont reliés au réseau, où on peut travailler, consommer et se divertir, voire faire des études collégiales et universitaires, mais pas dormir, envoyer ses enfants à l'école ou se faire soigner.

Deglise discute aussi de l'histoire du réseau souterrain. Si le creusement des tunnels du métro y fut pour quelque chose, c'est le secteur privé qui fut surtout actif en la matière. Ce développement privé a plusieurs conséquences. Premièrement, les activités qui sont proposées aux promeneurs sont essentiellement commerciales ; deuxièmement, l'absence de signalisation d'ensemble compromet l'orientation du même promeneur ; et troisièmement, cela rend la sociabilité difficile dans cet espace au cœur de Montréal, dont il n'est pas sûr qu'il constitue un lieu de rencontre et une place publique.

Le livre se lit tout d'une traite, à la faveur d'un parcours très structuré. Les titres des chapitres renvoient à des déambulations dans les sous-sols de la ville : creuser, inaugurer, consommer, voyager, ainsi qu'à l'imaginaire social : rêver, aseptiser, inspirer. Le plaisir de la lecture tient à l'écriture fluide et un brin ironique, aux photographies en noir et blanc ou en couleurs d'Emmanuel Joly, ainsi qu'au travail soigné des éditions Héliotrope. Bref, l'ouvrage fait réfléchir sur ces souterrains que travailleurs, *magasineurs* ou touristes empruntent trop souvent sans y penser et souligne bien les enjeux de son développement au fil des ans… et pour les années à venir.

Andrée FORTIN

Département de sociologie,
Université Laval.
andree.fortin@soc.ulaval.ca